



Le vilain petit canard

Texte : Hans Christian Andersen
Traduction : David Soldi

Illustrations : Theo Van Hoytema

Le vilain petit canard

Texte : Hans Christian Andersen

Traduction : David Soldi

Illustrations : Theo Van Hoytema

Adaptation du texte : Cyrille Largillier avec les conseils
d'Odysseus

Police d'écriture : Aclonica de Astigmatic - Licence Apache

L'ensemble de cet album appartient au domaine public.





Que la campagne était belle ! On était au milieu de l'été ; les blés agitaient des épis d'un jaune magnifique, l'avoine était verte, et dans les prairies, le foin s'élevait en monceaux odorants ; la cigogne se promenait sur ses longues jambes rouges, en bavardant de l'égyptien, langue qu'elle avait apprise de sa mère.



Oui vraiment, la campagne était bien belle. Les rayons du soleil éclairaient de tout leur éclat un vieux domaine entouré de larges fossés, et de grandes feuilles de bardane descendaient du mur jusque dans l'eau ; elles étaient si hautes que les petits enfants pouvaient se cacher dessous, et qu'au milieu d'elles on pouvait trouver une solitude aussi sauvage qu'au centre de la forêt.



Dans une de ces retraites une cane avait établi son nid et couvait ses œufs ; il lui tardait bien de voir ses petits éclore. Elle ne recevait guère de visites.



Les autres canards aimaient mieux nager dans les fossés que de venir jusque sous les bardanes pour barboter avec elle.



Enfin les œufs commencèrent à éclore les uns après les autres : on entendait « pi-pip ». C'étaient les petits canards qui vivaient et tendaient leur cou au dehors. Ils regardaient de tous côtés sous les feuilles vertes.
« Que le monde est grand ! dirent les petits nouveau-nés à l'endroit même où ils se trouvèrent au sortir de leur œuf.
- Êtes-vous tous là ? continua-t-elle en se levant. Non, le plus gros œuf n'a pas bougé : Dieu ! que cela dure longtemps ! J'en ai assez. »



Et elle se mit à couvrir, mais d'un air contrarié.

« Eh bien ! comment cela va-t-il ? dit une vieille cane qui était venue lui rendre visite.

- Il n'y a plus que celui-là que j'ai toutes les peines du monde à faire éclore. Regardez un peu les autres : ne trouvez-vous pas que ce sont les plus gentils petits canards qu'on ait jamais vus ? Ils ressemblent tous d'une manière étonnante à leur père ; mais le coquin ne vient pas même me voir.

- Montrez-moi un peu cet œuf qui ne veut pas éclore, dit la vieille. Ah ! vous pouvez me croire, c'est un œuf de dinde. Moi aussi j'ai été trompée une fois comme vous, et j'ai eu toute la peine possible avec le petit ; car tous ces êtres-là ont affreusement peur de l'eau. Laissez-le là, et apprenez plutôt aux autres enfants à nager.

- Non, puisque j'ai déjà perdu tant de temps, je puis bien rester à couvrir un jour ou deux de plus, répondit la cane.



Enfin le gros œuf
creva. « Pi-pip », fit
le petit, et il sortit.
Comme il était
grand et vilain ! La
cane le regarda et
dit :

« Quel énorme
caneton. Il ne
ressemble à aucun
de nous. Serait-ce
vraiment un
dindon ? Ce sera
facile à voir : il faut
qu'il aille à l'eau,
quand je devrais l'y
trainer. »

Le lendemain, il faisait
un temps magnifique :
le soleil rayonnait sur
toutes les vertes
bardanes ; la mère des
canards se rendit avec
toute sa famille au
fossé.





« Platsh ! » et elle sauta dans l'eau. Chacun de ses petits plongeait l'un après l'autre. Les jambes allaient toutes seules, et tous se réjouissaient dans l'eau, même le vilain grand caneton gris.

« Ce n'est pas un dindon, dit-elle. Comme il se sert habilement de ses jambes, et comme il se tient droit ! C'est mon enfant aussi : il n'est pas si laid, lorsqu'on le regarde de près. Venez maintenant avec moi : je vais vous présenter dans la cour des canards. »



Ils entrèrent tous dans la cour des canards.
Quel bruit on y faisait ! Deux familles s'y disputaient une tête d'anguille.
« Maintenant, remuez les jambes, continua-t-elle ; écartez les pieds, tenez-vous bien ensemble et saluez le vieux canard là-bas. C'est le plus distingué de tous ceux qui se trouvent ici. Il est de race espagnole, c'est pour cela qu'il est si gros, et remarquez bien ce ruban rouge autour de sa jambe : c'est quelque chose de magnifique, et la plus grande distinction qu'on puisse accorder à un canard. »



- Vous avez là de beaux enfants, la mère, dit le vieux canard au ruban rouge. Ils sont tous beaux, excepté celui-là ; il n'est pas bien venu : je voudrais que vous pussiez le refaire.

- C'est impossible, dit la mère canne. Il n'est pas beau, c'est vrai ; mais il a un si bon caractère ! et il nage dans la perfection : oui, j'oserais même dire mieux que tous les autres. Je pense qu'il grandira joliment. »

Elle lui lissa le plumage. « Du reste, c'est un mâle, et la beauté ne lui importe pas tant. Mes enfants, faites comme si vous étiez à la maison et si vous trouvez une tête d'anguille, apportez-la-moi. »



Les autres canards qui les entouraient les regardaient et disaient tout haut : « Voyez un peu ; en voilà encore d'autres, comme si nous n'étions pas déjà assez. Fi, fi donc ! Qu'est-ce que ce caneton-là ? Nous n'en voulons pas. »
Et aussitôt un grand canard vola de son côté, se jeta sur lui et le mordit au cou.
« Laissez-le donc, dit la mère, il ne fait de mal à personne.
- D'accord ; mais il est si grand et si drôle, dit l'agresseur, qu'il a besoin d'être battu. »



Le pauvre caneton qui était sorti du dernier œuf fut, pour sa laideur, mordu, poussé et bafoué, non-seulement par les canards, mais aussi par les poulets. Le dindon qui était venu au monde avec des éperons et qui se croyait empereur, se gonfla comme un bâtiment toutes voiles dehors, et marcha droit sur lui en grande fureur et rouge jusqu'aux yeux. Le pauvre caneton fut chassé de partout : même ses sœurs étaient méchantes avec lui et répétaient continuellement : « Que ce serait bien fait si le chat t'emportait, vilaine créature ! » Et la mère disait : « Je voudrais que tu fusses bien loin. »



Alors il se sauva et prit son vol par-dessus la haie. Les petits oiseaux dans les buissons s'envolèrent de frayeur. « Et tout cela, parce que je suis vilain », pensa le caneton. Il ferma les yeux et continua son chemin.



Il arriva ainsi au grand marécage où habitaient les canards sauvages. Il s'y coucha pendant la nuit, bien triste et bien fatigué.



Le lendemain, lorsque les canards sauvages se levèrent, ils aperçurent leur nouveau camarade.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? » dirent-ils. Le caneton se tourna de tous côtés et salua avec toute la grâce possible.

« Tu peux te flatter d'être énormément laid ! dirent les canards sauvages ; mais cela nous est égal, pourvu que tu n'épouses personne de notre famille. »

Le malheureux ! Est-ce qu'il pensait à se marier, lui qui ne demandait que la permission de coucher dans les roseaux et de boire de l'eau du marécage ?



Il passa ainsi deux journées. Alors arrivèrent dans cet endroit deux jars sauvages jeunes et insolents.

« Écoute, camarade, dirent ces nouveaux venus ; tu es si vilain que nous serions contents de t'avoir avec nous. Veux-tu nous accompagner et devenir un oiseau de passage ? Dans un autre marécage, il y a des oies sauvages charmantes, presque toutes demoiselles. Qui sait si tu n'y trouverais pas le bonheur, malgré ta laideur affreuse ! »

Tout à coup on entendit « pif, paf ! » et les deux jars sauvages tombèrent morts dans les roseaux, et l'eau devint rouge comme du sang. Et on entendit encore des coups de fusil. C'était une grande chasse. Il attendit quelques heures en silence, regarda autour de lui, et se sauva du marais aussi vite qu'il put.



Sur le soir, il arriva à une misérable cabane de paysan, si vieille et si ruinée qu'elle ne savait pas de quel côté tomber : aussi restait-elle debout. La tempête soufflait si fort autour du caneton qu'il fut obligé de s'arrêter et de s'accrocher à la cabane : tout allait de mal en pis. Alors il remarqua qu'une porte avait quitté ses gonds et lui permettait, par une petite ouverture, de pénétrer dans l'intérieur : c'est ce qu'il fit.



Là demeurait une vieille femme avec son matou et avec sa poule : et le matou, qu'elle appelait son petit-fils, savait arrondir le dos et filer son rouet : il savait même lancer des étincelles, pourvu qu'on lui frottât convenablement le dos à rebrousse-poil. La poule pondait des œufs excellents, et la bonne femme l'aimait comme une fille. Le lendemain on s'aperçut de la présence du caneton étranger. Le matou commença à gronder, et la poule à glousser. « Qu'y a-t-il ? » dit la femme en regardant autour d'elle. Mais, comme elle avait la vue basse, elle crut que c'était une grosse cane qui s'était égarée. « Voilà une bonne prise, dit-elle : j'aurai maintenant des œufs de cane. Pourvu que ce ne soit pas un canard ! Enfin, nous verrons. » Elle attendit pendant trois semaines : mais les œufs ne vinrent pas.



Le caneton se permit de penser différemment de la poule : mais cela la fâcha. « Sais-tu pondre des œufs ? » demanda-t-elle. « Non », répondit le canard. « Eh bien ! alors, tu auras la bonté de te faire. » Et le matou le questionna à son tour : « Sais-tu faire le gros dos ? sais-tu filer ton rouet et faire jaillir des étincelles ? » « Non », répondit le canard. « Alors tu n'as pas le droit d'exprimer une opinion, quand les gens raisonnables causent ensemble. » Et le caneton se coucha tristement dans un coin : mais l'air vif et la lumière du soleil pénétrant dans la chambre, lui donnèrent une si grande envie de nager dans l'eau qu'il ne put s'empêcher d'en parler à la poule.



« Qu'est-ce donc ? dit-elle. Tu n'as rien à faire, et voilà qu'il te prend des fantaisies. Ponds des œufs ou fais ron-ron, et ces

caprices te passeront.

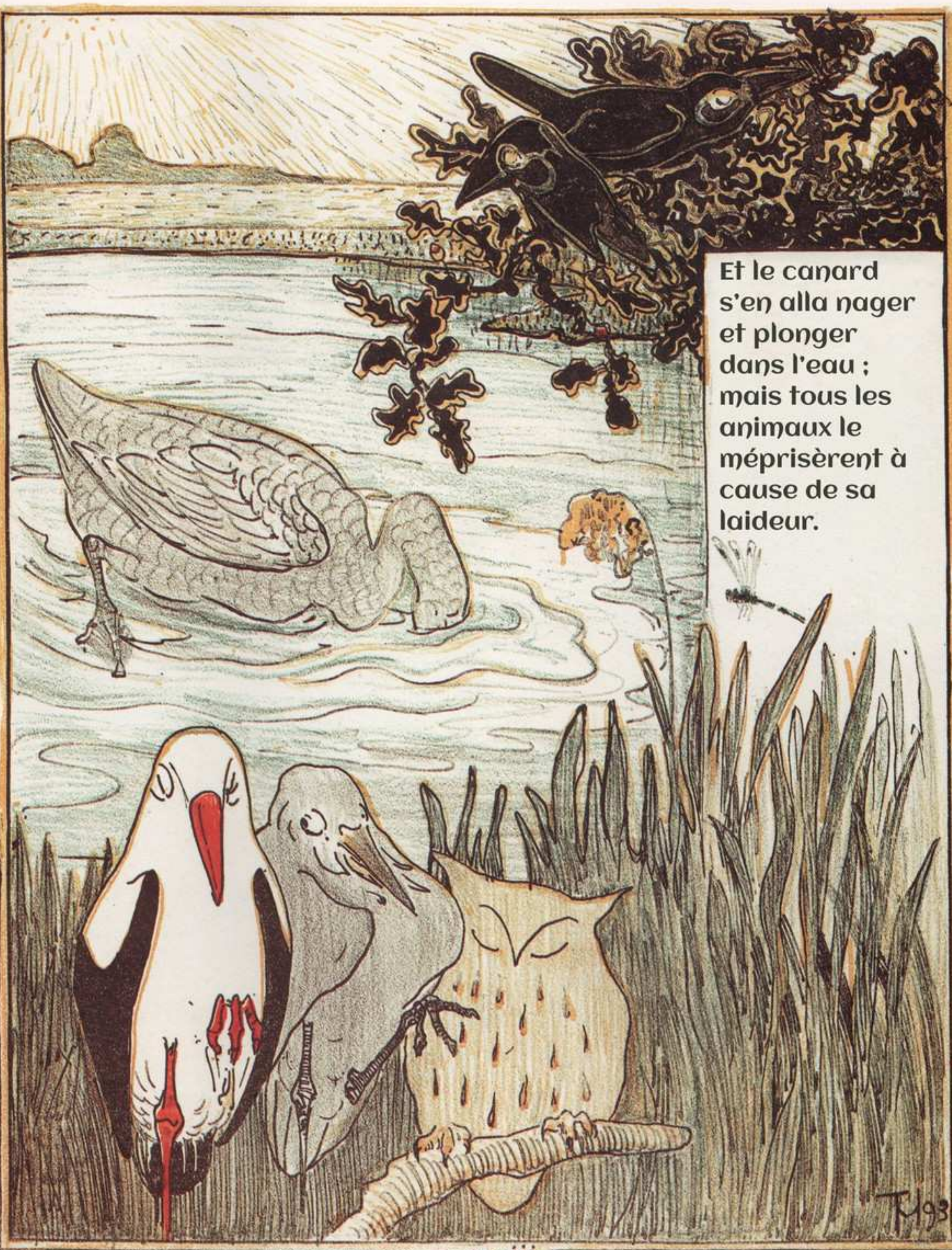
- C'est pourtant bien joli de nager sur l'eau, dit le petit canard ; quel bonheur de la sentir se refermer sur sa tête et de plonger jusqu'au fond !

- Je crois que tu es devenu fou ! répondit la poule. Demande un peu à Minet, qui est l'être le plus raisonnable que je connaisse, s'il aime à nager ou à plonger dans l'eau. Demande même à notre vieille maîtresse : personne dans le monde n'est plus expérimenté ; crois-tu qu'elle ait envie de nager et de sentir l'eau se refermer sur sa tête ?

- Vous ne me comprenez pas. »



« Nous ne te comprenons pas ? mais qui te comprendrait donc ? Te croirais-tu plus instruit que Minet et notre maîtresse ? Sans parler de moi. Ne fais pas le fou, enfant, mais remercie plutôt le créateur de tout le bien dont il t'a comblé. Tu es arrivé dans une chambre bien chaude, tu as trouvé une société dont tu pourrais profiter, et tu te mets à raisonner jusqu'à te rendre insupportable. Ce n'est vraiment pas un plaisir de vivre avec toi. Crois-moi, je te veux du bien ; je te dis sans doute des choses désagréables ; mais c'est à cela que l'on reconnaît ses véritables amis. Suis mes conseils, et tâche de pondre des œufs ou de faire des étincelles. - Je crois que je vais m'en aller dans le vaste monde, répondit le canard. - Comme tu voudras », dit la poule.



Et le canard
s'en alla nager
et plonger
dans l'eau ;
mais tous les
animaux le
méprisèrent à
cause de sa
laideur.



L'automne arriva, les feuilles de la forêt devinrent jaunes et brunes : le vent les saisit et les fit voltiger. Sur la haie le corbeau croassait tant il était gelé : rien que d'y penser, on grelottait. Un soir, toute une foule de grands oiseaux superbes sortit des buissons : le caneton n'en avait jamais vu de semblables : ils étaient d'une blancheur éblouissante, ils avaient le cou long et souple. C'étaient des cygnes. Le son de leur voix était tout particulier. Ils montaient si haut, si haut, que le vilain petit canard en était étrangement affecté : il tourna dans l'eau comme une roue, il dressa le cou et le tendit en l'air vers les cygnes voyageurs, et poussa un cri si perçant et si singulier qu'il se fit peur à lui-même. Il lui était impossible d'oublier ces oiseaux magnifiques et heureux.



Et l'hiver devint bien froid, bien froid. Il gelait si fort qu'on entendait la glace craquer ; le caneton était obligé d'agiter continuellement les jambes pour que le trou dans lequel il nageait ne se fermât pas autour de lui. Mais enfin il se sentit épuisé de fatigue ; il ne remuait plus et fut saisi par la glace.



Le lendemain matin, un paysan vint sur le bord et vit ce qui se passait ; il s'avança, rompit la glace et emporta le canard chez lui pour le donner à sa femme. Là, il revint à la vie.

Les enfants voulurent jouer avec lui ; mais le caneton, persuadé qu'ils allaient lui faire du mal, se jeta de peur au milieu du pot au lait, si bien que le lait rejaillit dans la chambre. La femme frappa ses mains l'une contre l'autre de colère, et lui, tout effrayé, se réfugia dans la baratte, et de là dans la huche à farine, puis de là prit son vol au dehors. Quel spectacle ! la femme criait, courait après lui, et voulait le battre ; les enfants s'élançèrent sur le tas de fumier pour attraper le caneton.

Ils riaient et poussaient des cris : ce fut un grand bonheur pour lui d'avoir trouvé la porte ouverte et de pouvoir ensuite se glisser entre des branches, dans la neige ; il s'y blottit tout épuisé.





Il serait trop triste de raconter toutes les souffrances qu'il eut à supporter pendant cet hiver rigoureux. Il était couché dans le marécage entre les joncs, lorsqu'un jour le soleil commença à reprendre son éclat et sa chaleur. Soudain le caneton déploya ses ailes, qui battaient l'air avec plus de vigueur qu'autrefois, assez fortes pour le transporter au loin, dans un grand jardin. Et des profondeurs d'un fourré sortirent trois magnifiques cygnes blancs.



Le caneton connaissait ces beaux oiseaux : il fut saisi d'une tristesse indicible.

« Je veux aller les trouver, ces oiseaux royaux ; ils me tueront, pour avoir osé, moi, si vilain, m'approcher d'eux ; mais cela m'est égal ; mieux vaut être tué par eux que d'être mordu par les canards, battu par les poules, et que de souffrir les misères de l'hiver. »

Il s'élança dans l'eau et nagea à la rencontre des cygnes. Ceux-ci l'aperçurent et se précipitèrent vers lui les plumes soulevées. « Tuez-moi, » dit le pauvre animal ; et, penchant la tête vers la surface de l'eau, il attendait la mort. Mais que vit-il dans l'eau transparente ? Il vit sa propre image au-dessous de lui : ce n'était plus un oiseau mal fait, d'un gris noir, vilain et dégoûtant, il était lui-même un cygne !



Il n'y a pas de mal à être né dans une basse-cour lorsqu'on sort d'un œuf de cygne. Maintenant il se sentait heureux de toutes ses souffrances et de tous ses chagrins ; maintenant pour la première fois il goûtait tout son bonheur en voyant la magnificence qui l'entourait, et les grands cygnes nageaient autour de lui et le caressaient de leur bec. De petits enfants vinrent au jardin et s'écrièrent : « Voilà un nouveau cygne ! C'est lui le plus beau ! » Et les vieux cygnes s'inclinèrent devant lui.



Alors, il se sentit confus, et cacha sa tête sous son aile ; il ne savait comment se tenir, car c'était pour lui trop de bonheur. Mais il n'était pas fier. Un bon cœur ne le devient jamais. Il songeait à la manière dont il avait été persécuté et insulté partout, et voilà qu'il les entendait tous dire qu'il était le plus beau de tous ces beaux oiseaux ! Alors ses plumes se gonflèrent, son cou élancé se dressa, et il s'écria de tout son cœur : « Comment aurais-je pu rêver tant de bonheur, pendant que je n'étais qu'un vilain petit canard. »